

MICHAEL BONNEAU

# L'AUBE DE LA JEUNE VILLE

Le Cycle de Perle

Tome 1

À tous ces explorateurs d'Imaginaire qui m'ont transmis leurs carnets de voyages. À tous ceux qui reprendront les miens.

À toutes ces belles personnes qui m'ont raconté leur Légende. À toutes celles qui ont écouté la mienne.

À toutes celles et ceux qui ont soutenu la création de ce roman.

À Katia, mon âme sœur, avec laquelle nos rêves grandissent et s'entremêlent dans toutes les dimensions.

À Juliette et Gabriel qui m'ont permis de naître père.

## N'abandonne jamais

*Qu'est-ce que je vais devenir ?*

Le capitaine Ace tirailla nerveusement les poils de sa barbe pour s'assurer qu'ils tenaient encore. Il redoutait que son corps anticipe la sentence qui l'attendait à terre, en le privant de sa barbe et tout ce qui lui restait de sa fierté. Quand il était sorti de l'Escola Naval, son classement était trop médiocre pour accéder de plein droit au poste de commandant de navire. Mais le transport maritime avait connu une telle croissance ces dernières années qu'il manquait de capitaines. Ace ne devait son grade qu'à un coup de chance, et il se voyait déjà tout perdre sur un coup de malchance. Il s'agrippa au bastingage de son navire et scruta le ciel glauque et déprimant. Peut-être serait-il tenu de s'acquitter de ses dettes sur la terre ferme, comme tous ces pauvres bougres qu'il transportait. Peut-être finirait-il cordiste sur la digue ou pire encore, cariste dans la raffinerie. Des rumeurs circulaient sur les rythmes de travail extrêmes qu'imposait la Jeune Ville. Et pourtant, ses cales étaient pleines de jeunes hommes désireux de s'y frotter. *Décidément, je ne les comprendrai jamais.*

Le capitaine sentait bien que tout son équipage était tendu. À l'extérieur de la passerelle, les marins se criaient dessus à la moindre occasion. À l'intérieur, le second pianotait frénétiquement sur son clavier puis s'interrompait soudain pour siroter son café bruyamment ; le timonier accompagnait le second par un staccato désespéré sur sa console : il grattait les minutes pour rattraper le retard de l'hyperglisseur. Et pourtant chacun redoutait plus que tout le moment où, immanquablement, l'expert de la compagnie monterait à bord. Une fois sur le navire, cette pourriture n'aurait qu'un objectif : déterminer les responsabilités et faire payer à chacun sa « juste part ». Plus les intérêts. En tant que commandant du navire, Ace était le premier exposé. Lui seul risquait réellement sa peau. Et son foie, et ses poumons...

Des petites barres de couleurs faisaient la farandole sur le bord de ses lunettes. Chaque barre signifiait que quelqu'un cherchait à le joindre. En rouge, l'armateur, le client et la mutuelle : ils étaient tous après lui, mais il ne se sentait pas encore prêt à les affronter. Il avait besoin d'encouragements, alors il fixa du regard la seule barre verte avant de cligner les yeux. Ses lunettes firent apparaître dans son champ de vision un visage familier.

— Tonton ! Ça fait plaisir de te voir. Comment vas-tu ?

— Ça va, ça va. Un nouveau cancer, au pancréas cette fois, mais ça va. Parle-moi plutôt de toi, Wilfried. Un ami qui travaille à la capitainerie de Rio a reçu un appel d'un parent à lui qui travaille au port de Luanda. Il paraît que tu as des problèmes ?

Wilfried se crispa.

— Non, ne t'inquiète pas, tout est sous contrôle.

En prononçant ces mots, le capitaine Ace sentit les regards incrédules de son équipage se braquer sur lui. Vexé, il releva le menton et défia leur regard.

— Mais tu n'es pas encore arrivé à Luanda, c'est ça ? Ça te fait plus d'une heure de retard. Ta prime a dû sauter, à l'heure qu'il est.

Tonton ne lâchait rien : il avait vu juste cette fois-ci, à croire qu'il pouvait lire dans ses pensées. Il chercha à dissimuler ses émotions mais ne parvint qu'à bafouiller davantage

— C'est-à-dire qu'on a eu un contretemps.

— J'imagine, oui, grommela Tonton. Qu'est ce qui s'est passé ?

— Le navire a été touché par une météorite.

— Une quoi ?

— Une météo...

— Bon, ça va alors, tu n'y es pour rien. Tu n'es pas responsable de ce qui tombe du ciel.

— Non ...

— Mais quand même. Comment ça a pu te mettre en retard d'une heure ?

— C'est-à-dire qu'il y a eu des dégâts...

— Bon, tu as pris une éraflure sur la peinture, on ne va pas te le retenir sur ton salaire quand même ?

— Non, mais ...

— Bon, c'est tombé où ? s'impatienta Tonton. Sur le système de propulsion, c'est ça qui ne va pas ? Ne t'inquiète pas, j'ai un nouveau neveu, il est super, il travaille dans les pièces détachées. Il va te faire un prix, tu vas voir, on va s'arranger.

Tonton plissa les yeux, pencha la tête et fit une moue de dégoût. Il était en train de comprendre l'ampleur des dégâts et s'apprêtait certainement à lui passer un savon.

— Ne me dis pas que ...

Wilfried serra la branche gauche de ses lunettes et le visage de Tonton disparut avec les autres affichages virtuels. Hélas, les visages crispés de son équipage continuaient de le fixer avec leurs yeux pleins de reproches. Mais de toute façon ce n'était pas leur problème, c'était le sien. Et puis en fin de compte, ça ne changeait rien de tout expliquer à Tonton, sinon de rendre les choses plus difficiles encore. Tonton était un de ses garants, il était solidaire de ses erreurs. Il n'aurait fait que le sermonner et lui miner le moral encore plus. *Tu n'es pas responsable de ce qui tombe du ciel.* Ace doutait que l'accident soit dû à une météorite. Quand lui et ses hommes avaient inspecté le pont, ils n'avaient trouvé qu'une mince fissure dans un panneau de cale. Pourtant le choc avait été extrêmement violent, au point de stopper net la

propulsion. En l'absence de cratère de météorite, l'expert allait conclure à une défaillance humaine, c'est-à-dire en fin de compte à une erreur de commandement. Et de là, toutes ses erreurs passées lui sauteraient au visage, depuis les petits trafics qu'il avait tolérés à son bord jusqu'au dernier rapport d'inspection bâclé en échange d'un bakchich. Le plus difficile pour lui, c'était qu'il ne savait pas à quel point les choses allaient mal. La cale réfrigérée s'était verrouillée automatiquement suite au choc. Tout ce qu'il savait, c'était que la température montait toujours. Il avait envoyé son ingénieur en chef pour débloquer le sas par tous les moyens. À ce moment précis, il pouvait imaginer le pire.

L'alarme du radar clignota sur le tableau de contrôle optique, repoussant temporairement les soucis du capitaine Ace dans un coin de sa tête. Sous la manoeuvre diligente du timonier, le navire entra dans le chenal de Luanda. Plus qu'une dizaine de milles avant d'amarrer. De loin, on pouvait croire que Canopée avait disparu au dessus de la cité, effacée par d'inoffensifs nuages blancs. Mais plus on se rapprochait, plus l'artifice était visible : le ciel palpait entre blanc et vert, éclairé par une gerbe de rayons roses projetés depuis le cœur de la Jeune Ville, comme si celui-ci pouvait à lui seul ranimer les tissus gangrénés de Canopée. C'était beau, tout cet espoir. Déprimant aussi.

Juché sur le plus haut gratte-ciel de la Jeune Ville, un immense panneau pivotait lentement sur son axe, de gauche à droite et de droite à gauche. Un panneau si grand que de si loin qu'il était, le capitaine ne pouvait échapper au regard bleu de nacre de la face divine qui l'incarnait, le visage majestueux d'un métis au nez large et aplati, aux lèvres charnues et au front large. À bord, l'apparition de cette icône mit l'équipage en émoi. « C'est Lubaki, c'est Lubaki ! » Le capitaine Ace avait du mal à comprendre la ferveur que provoquait ce panneau. Il trouvait injuste que ses hommes vénèrent à ce point un poster en vitrine alors que ces ingrats n'adressaient à lui que regards de travers et reproches à

peine ravalés. Mais il savait qu'il ne pouvait pas rivaliser : il n'était pas un symbole lui, juste un homme accablé par le poids des responsabilités. Il n'était pas ce guignol qui tortillait la tête sur son pivot en faisant toujours « Non, non, non ».

Ace remit ses lunettes sur son nez et les réactiva machinalement. Il remarqua un appel interne de couleur verte provenant de l'entrepont supérieur. Le vert, signe que c'était une bonne nouvelle. L'appel provenait de Hawkins, l'ingénieur en chef, depuis l'entrée du coffre fort. Ace décrocha aussitôt et demanda :

— Alors comment ça va ?

— J'ai dû attraper un rhume, répondit le petit chauve.

— Non, je ne parlais pas de toi. Les surgelés ?

— Heu, marmonna le vieil homme, je ne suis pas encore allé voir. J'ai préféré vous prévenir avant.

— Bon. Personne n'est entré alors.

La tête d'œuf pâlit et fit une moue embarrassée.

— Quoi, qui est entré ?

— Les pompiers, ils ont dit que ...

— Bougre d'idiot ! Qu'est-ce que j'avais dit ? Qu'est ce que je t'avais dit ?

— Mais, ce sont les pompiers qui ont dit que ...

Le capitaine Ace reçut ce « mais » comme une contestation de son autorité. Il répliqua aussitôt :

— Qui est le commandant sur ce navire ? Ce sont les pompiers peut être ? J'avais bien dit que je devais entrer dans la cale avant qui que ce soit. N'était-ce pas assez clair ?

Sans lui laisser le temps de répondre ni même de respirer, le capitaine Ace arrosa la passerelle de ses récriminations.

— Bon sang, quelqu'un d'autre que moi a lu le règlement intérieur sur ce foutu navire ? Je suis entouré d'incapables ! Je devrais tous vous virer.

Un vent de panique souffla sur la passerelle. Les deux acharnés du clavier frappèrent plus vite que jamais sur leurs touches. Les autres gugusses gardaient la bouche ouverte et les yeux dans le vague, figés dans la gelée comme cette tête d'œuf d'Hawkins dans ses lunettes. *J'y suis peut être allé un peu fort. Je dois faire attention car ils sont à bout de nerfs.* C'était le moment pour lui d'improviser quelques paroles d'encouragement.

— Ne vous inquiétez pas. Je me ferai virer avant vous.

Un grand silence. *Aucun humour.*

— Bon. Ne bouge pas, j'arrive.

Il enfila sa parka, bondit hors de la passerelle et dévala les escaliers métalliques quatre à quatre jusqu'au saint des saints : le coffre fort cryogénique.

Hawkins et les deux pompiers l'attendaient en pénitence devant le sas. Ace les calcula à peine et fourra sa tête dans le sas avant d'émettre une plainte désespérée.

— Regardez-moi ce gâchis !

Les lampes de secours rouges éclairaient faiblement la cale blindée. Assez toutefois pour que l'ampleur des dégâts lui saute aux yeux, lui qui était habitué à visiter son coffre fort quatre fois par jour. H3, H4, H5 : trois cuves de surgelés endommagées. Les autres semblaient intactes, mais certaines avaient reçu de la poudre. Il jeta un regard noir aux pompiers, puis s'engouffra tout entier dans le sas en prenant soin de ne pas déraper sur le sol glissant. Il put enfin inspecter les cuves abîmées de ses propres yeux. La partie supérieure de H3 était grossièrement décapitée et les câbles électriques plongeaient directement dans le jus de conservation. Il perçut à la surface l'os d'un cou prolongé d'une



mèche de moelle. La coquille métallique de H4 était déchiquetée par endroits, mettant à nu la coque translucide de plex. Le tronc semblait encore pris dans la glace mais il y avait un peu de liquide sur le pourtour. Comme le thermomètre était cassé, Ace ne savait pas s'il était encore bon. La dernière cuve, H5, avait été tranchée dans la longueur, privant son occupant du gras de ses fesses et, plus dommageable, de l'arrière de son crâne.

— Bon sang, mais qu'est-ce qui a pu se passer ? murmura Ace totalement médusé.

Il s'était préparé à tomber sur de la tôle pliée et des encéphalogrammes plats mais pas sur une telle boucherie. La cale était maintenant à température ambiante et libérait des odeurs de bête crevée. Le sol était rendu glissant par la glace fondue mélangée à des morceaux d'os, de muscles et de peau, le tout recouvert de poudre d'extincteur. La tête manquante avait dû rouler dans la rangée suivante. Ace resta quelques minutes hébété, le temps que Hawkins ose lui secouer l'épaule et lui demande :

— On fait quoi maintenant ?

— Quoi ? On fait quoi ? bredouilla le capitaine avant de se redresser. Vous voyez bien qu'ils sont morts. Hawkins, tu récupères le maximum d'organes sur ces trois là et tu me les mets au frais dans les congélos de la cambuse. Vous deux, vous me passez un coup de jet là-dessus et vous faites repartir le circuit froid. Hors de question d'en perdre un seul autre. Exécution !

Ace poussa un soupir de soulagement. Tout n'était pas réglé, mais le gros du stock était intact. Il se mit à chercher la tête manquante et au lieu de cela, il trébucha sur un corps entier. Un quatrième. Ce n'était pas bon. Il chercha autour de lui de quelle cuve il pouvait provenir, en vain. Il fallait pourtant se dépêcher de le remettre au frais, sinon le surgelé allait décongeler à l'air libre et ça lui ferait quatre morts sur les bras.

— Et merde ! lâcha Ace en retournant le corps pour le regarder de plus près.

Il alluma sa torche et le balaya rapidement. Le teint cireux, une masse gluante de cheveux et une barbe de trois jours. Un corps grassouillet, mal entretenu, aux bourrelets pendouillants recouverts d'une broussaille de poils. Un bonobo naturalisé tel qu'on n'en voyait plus qu'au musée de Paris. Ou alors un cadre boréen au look rétro. Mais pas de code-barres, ni puce active. En outre, ses yeux saturés pleuraient un liquide bleu visqueux qui puait l'alcool. De l'antigel ! Cela faisait des décennies que c'était interdit.

— Ce n'est pas possible. Il a été oublié au fond du congélateur celui là !

Passé de date depuis des lustres. Il sourit : les périmés, c'était cadeau ! Il vérifia discrètement où se trouvaient les pompes avant d'aller furtivement chercher un sac à dos dans l'armoire médicale. Une araignée-robot attendait sagement à l'intérieur. Il fallait faire attention avec ces saletés : les histoires d'encaisseurs encaissés accidentellement faisaient les choux gras des tabloïds. Il allait poser l'araignée sur le corps du cadavre quand soudain il la lâcha en poussant un cri d'orfraie. Le cadavre avait bougé ! Il repassa la lampe sur le corps et la braqua sur ses yeux qui se mirent à cligner.

— Vous avez besoin d'aide mon capitaine ?

— Il est vivant. Vivant ! s'exclama Ace.

Une demi-heure plus tard, le capitaine Ace reprenait ses esprits en fumant une cigarette sur le pont de son navire. Son père l'avait appelé entre-temps. Il était juriste et avait relu les contrats. L'expéditeur n'avait pas souscrit d'assurance particulière. Sa compagnie pourrait se servir des organes récoltés pour rembourser les dégâts. Pas de dette, pas d'expert, pas de problème. Quant au quatrième corps, celui qui avait littéralement ressuscité, il serait

transféré à l'hôpital central de Luanda. Ace ne savait pas ce qu'ils allaient en faire, ce n'était déjà plus son problème. À présent au pied de la Jeune Ville, son ventre vibrait des rythmes graves de la nuit tandis que ses yeux brillaient en lisant le grand panneau qui avait envoûté son équipage. Des boulons dorés s'affichèrent en relief au dessus de la tête de Lubaki. Et un, et deux, et trois boulons, suivis d'une maxime pleine de sagesse inscrite dans ses yeux et murmurée dans ses oreilles.

— N'abandonne jamais.

## Un Ange est nu

*Suis-je enfin mort ?*

L'esprit léger d'Angelo flottait sur une onde de délice comme un pétale de rose à la surface d'un calice. Attiré vers le Paradis par le doux rire d'une petite fille, il n'aspirait qu'à une chose : que ce moment d'éternité ne s'arrête jamais. Quant à son corps, il s'agrippait à la vie comme un beau diable, les doigts serrés, la nuque raidie. Sa vessie tenta même de faire pression pour créer une envie.

L'esprit d'Angelo résistait tant qu'il pouvait, bien décidé à jouir de sa mort. Mais soudain, une vive douleur empoigna sa poitrine et viola son cœur qui se débattit farouchement. *J'ai mal*. Il tenta un instant de retenir le puissant souffle qui s'échappait de ses poumons, en vain. La vie regagnait du terrain malgré lui. Les rires de petite fille se perdaient au Paradis alors que son esprit mélancolique retombait en Enfer. C'est alors qu'il sentit la caresse d'un doigt sur le bout de ses lèvres et le chuchotement d'un mot au creux de ses oreilles : *Oublie*. Son esprit s'apaisa et se replia tout au fond de son corps.

— Senhor ? Como está ?

Surpris par ces paroles prononcées dans une langue qui lui était étrangère, Angelo ouvrit les yeux, battit des paupières et se trouva nez à nez avec une créature sombre dotée d'une large bouche et coiffée d'un masque noir qui ne laissait entrevoir que ses deux orbites sans yeux. Il poussa un hurlement de terreur. La créature recula et dévoila une pièce blanche à l'éclairage diffus dont l'odeur et les sons lui évoquaient une chambre d'hôpital. Ses yeux sortirent du brouillard et lui montrèrent le vrai visage de son agresseur. Ce qu'il avait pris pour un masque était en fait le large nez de son infirmier, et les orbites ses narines. Son visage rond,

imberbe et chauve, lui évoquait maintenant une boule de billard, le numéro huit. Numéro huit avait un nom brodé sur sa blouse blanche : « A. SOARES ». Soares souriait et répétait « Senhor ? Como está ? » Angelo haussa les épaules.

— Você fala português?

— Portugais ? Ah non, je ne parle pas portugais.

Un murmure parvint alors au creux de ses oreilles :

— *Ne lui dis pas cela, Angelo.*

Angelo se retourna, cherchant des yeux son interlocuteur. L'infirmier Soares tapota sur une console et fit signe à Angelo de se calmer. L'appareil produisait des bips rapprochés, c'étaient les battements de son cœur.

— *Angelo, ne panique pas. Ne dis rien, écoute moi.*

Les bips devinrent plus fréquents. Son cœur s'accélérait.

— *Angelo, tu as besoin de temps pour te remettre de ce qui vient de t'arriver. Tu ne dois plus dire un seul mot avant de m'avoir écouté jusqu'au bout. As-tu compris ?*

Il acquiesça. L'infirmier le regardait avec inquiétude en tapotant sur sa console.

— *Angelo, cet infirmier croit que tu fais partie d'un groupe de travailleurs immigrés venu de Rio. C'est essentiel qu'il le croie jusqu'au bout, sinon il va te tuer et prélever tes organes. Je sais que c'est un peu brusque, que je ne t'ai pas préparé à ça, mais nous n'avons pas le choix : je dois te donner des cours accélérés de portugais. Tu es prêt ?*

Les bips allaient de plus en plus vite. Ses tempes durcissaient, il avait de plus en plus de mal à réfléchir. Il hocha la tête. Soares, de plus en plus inquiet, s'approcha de lui et braqua une petite torche dans ses yeux. Angelo secoua vigoureusement la tête, foudroyé

par une violente migraine. Il prit son crâne à deux mains et poussa des jurons portugais. Le rythme cardiaque redevint plus calme et plus régulier. L'infirmier lui demanda :

— Vous allez mieux ?

— Je crois, oui, répondit Angelo qui s'aperçut à peine qu'il venait de s'exprimer en portugais.

— Bon, vous m'avez fait peur là. Je vais chercher le docteur, ne bougez pas. Reposez-vous en attendant. Vous sonnez en cas de problème. Le bouton est là, dit-il en posant une manette sur le drap qui couvrait son ventre.

Angelo obtempéra et s'assit le plus confortablement possible dans son lit d'hôpital. Il respira profondément et joignit ses mains en prière.

— Seigneur Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ?

— *Angelo. C'est moi, Perle, qui te parle. Tu ne me reconnais pas ?*

— Mais qui es-tu ?

— *Je me nomme Perle. Nous avons voyagé ensemble dans des conditions difficiles. Ton corps semble s'en être bien sorti, mais ton esprit reste encore confus. Je pense que c'est temporaire et que très vite tu te souviendras à nouveau de ce qui s'est passé. Donne-toi juste un peu de temps.*

— Où es-tu ? Je ne te vois pas.

— *Je suis à l'intérieur de toi. J'étais perdu, je t'ai demandé asile, et tu m'as accueilli en toi.*

— Je suis fou, c'est ça ? Alors tais-toi, pars et laisse-moi tranquille.

— *Je ne peux pas. Je fais partie de toi maintenant.*

— Je suis possédé ? Tu es le Diable ? Tu m'embrouilles la tête, tu me fais parler une langue que je ne connaissais pas. Qu'est-ce que tu veux faire de moi ? Tu vas changer ma couleur de peau ?

— *Saches que jamais je n'altérerai une seule cellule de ton corps sans que tu ne l'aies accepté auparavant. Concernant le portugais, j'ai juste « imprimé » cette connaissance dans ton cerveau. Rien de diabolique dans tout cela, c'est de la science.*

— Qu'attends-tu de moi ?

— *Avant que je te rencontre, j'avais une mission à accomplir. Quand tu m'as accueilli en toi, je te l'ai expliquée, et tu as accepté de m'aider. Ce n'était pas un piège, mais la seule issue raisonnable. Comprends-moi bien : tu étais mourant, et je pouvais guérir tes blessures. Tu avais un corps et j'avais besoin d'un refuge sous peine de disparaître.*

— Qu'es-tu exactement ?

Perle prit quelques secondes avant de répondre.

— *Je suis le réceptacle d'un message envoyé depuis la fin des temps par des hommes comme toi. Ce message est une mise en garde pour que l'Humanité ne reproduise pas les mêmes erreurs, des erreurs qui la précipiteront inmanquablement à sa perte. Je suis l'ultime recours que les derniers hommes ont imaginé afin de corriger le Destin.*

Angelo fit la moue et répliqua d'un ton goguenard :

— Non mais, sérieusement, tu es quoi ?

— *Si tu préfères, soupira Perle, je suis la copie exacte de l'esprit d'un homme du futur à l'intérieur d'un ordinateur miniaturisé à l'extrême et qui se trouve maintenant à l'intérieur de ton cervelet. Voilà, ça y est, tu es content ?*

— Ben voilà. Pourquoi tu ne m'as pas dit ça plus tôt ?

— *Que tu es compliqué. La première fois que je t'ai expliqué qui j'étais, c'est la première version de mon explication qui a marché. Tu ne te moquerais pas de moi par hasard ? Si j'apprends que tu joues les amnésiques ...*

— Non, je ne me souviens pas, insista Angelo. Où sommes-nous ?

— *Luanda, jeudi 14 novembre 2115.*

— C'est où, Luanda ?

Perle n'eut pas le temps de répondre qu'Angelo s'exclama, affolé :

— Deux-mille cent quinze !

Ses cris attirèrent l'attention d'un autre infirmier qui entrouvrit la porte.

— Vous allez bien, monsieur ?

— Heu, oui, dit-il.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Dormir, je veux dormir.

— D'accord, je vous laisse. Vous appelez si vous avez besoin.

Dès que la porte se referma, il se mit à chuchoter à rythme saccadé.

— Deux mille cent quinze ! Ça fait plus de cent ans, tu te rends compte ! Tu me rejoues la belle au bois dormant ?

— *Écoute, je n'ai pas de bois dormant et je ne sais pas ce que c'est. Et s'il te plait, ne te focalise pas sur les cent et quelques années, c'est juste une coïncidence. Luanda, à ton époque, était la capitale de l'Angola, en Afrique. Mais ne vas pas parler d'Angola ni même d'Afrique à ces gens, tu passerais pour un fou*



*dangereux. Toutes les nations ont été dissoutes depuis des décennies.*

— Mais je m'en fiche moi, qu'on soit à Louganda, à Tataouine ou à Pétaouchnoc.

— *Luanda.*

— Peu importe. Qu'est-ce qu'on fait là, je veux dire maintenant, en deux mille cent quinze ?

— *Comment te le dire simplement ? Je nous ai fait voyager dans le futur. Translater est le terme exact.*

— Bon. Maintenant qu'on a bien ri, tu vas nous translater dans le passé, et plus vite que ça !

— *C'est impossible de translater dans le passé. Je pourrais te l'expliquer de dix façons différentes mais cela ne changerait rien à la réalité de la situation.*

— Attends, tu viens bien du futur, toi ?

— *J'ai voyagé sous forme d'énergie, à travers un trou noir, soupira Perle. Tu sais faire ça, gros malin ?*

— Mais ... peut être que oui. On a bien fusionné, c'est ça ?

— *Laisse tomber. Tu as fusionné avec une perle, pas avec une forme d'énergie. Tu saisis la nuance ?*

— Je veux rentrer chez moi.

— *Et qui t'attend chez toi ? Personne.*

Ces mots tonnèrent comme un coup de fusil qui fit remonter à la surface une chose écœurante au parfum de cadavre, au goût amer à en retourner la langue, une chose désespérante comme un visage d'enfant trop sage et trop endormi. Un désespoir sans nom, une impression de grand vide, une sensation de froid absolu.

— *Excuse-moi, Angelo. Je ne voulais pas.*

— Qui était-ce ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— *Ne force pas les choses. Elles finiront par revenir d'elles-mêmes. Mais ton avenir est devant toi, avec moi. Vois toute cette expérience comme une seconde chance.*

Angelo demeura silencieux pendant plusieurs minutes, la tête enfouie dans ses mains. Il cherchait à se concentrer mais il ne savait pas par quel bout commencer. Il n'avait pas envie que d'autres images de la même teneur lui reviennent par accident. Il demanda à nouveau :

— Pourquoi deux mille cent quinze ? Pourquoi Luanda ?

— *À vrai dire je ne suis pas totalement certain. Je me base sur des archives historiques parcellaires. Mais ce qui est certain, c'est qu'il s'agit d'une période charnière dans le destin de l'Afrique qui va concentrer une masse de pouvoir, d'argent et de ressources comme jamais auparavant. Dans les quarante années à venir, les habitants de tout le continent vont se désintéresser du reste du monde, ils vont devenir arrogants, méprisants, déviants. Un regain de nationalisme va les habiter, au point de commettre une trahison à l'échelle planétaire, et cette trahison est le point de départ de la déchéance que je dois empêcher. Telle est ma mission.*

— Et c'est quoi cette déchéance ?

— *Les hommes vont perdre leur humanité au profit d'autre chose. Ils perdront toute l'ingéniosité et le désir de vivre qui les auront préservés de l'extinction jusque là, et ils seront rattrapés par le néant. Seule une poignée de vrais hommes restera. À eux seuls, ils ne pourront pas empêcher la fin des Temps. Mais si plus d'hommes s'en sortent, si tous s'en sortent, nous arriverons à repousser l'échéance, peut être à l'infini. Nous aurons le temps de devenir plus humains, de devenir meilleur. Quand je te disais que je luttais contre le Destin, je n'exagérais pas.*

— Et moi, je fais quoi dans tout ça ?

— *Quand je saurai quoi dire et à qui pour influencer sur l'avenir, ce sera toi mon messenger. Quand je saurai quoi faire, je compte sur toi. Quand on aura fait tout notre possible ici, on traduira dans le futur et on essaiera de creuser l'écart avec l'Histoire d'origine. Mais en attendant il faut que tu survives et que tu te fondes dans la masse. Tu vas jouer le travailleur immigré venu de Rio jusqu'à ce que je trouve un moyen de comprendre ce qui se joue ici.*

— Et je vais m'appeler comment ?

— *Angelo Faccenda.*

— Mais c'est mon nom, ça !

— *Oui, tu préfères changer de nom ? Sérieusement, pourquoi te compliquer la vie ?*

— Peut être parce que ça doit faire un siècle que j'ai disparu. Je ne dois plus être dans leurs fichiers.

— *Chaque ville gère sa propre base de données. Les échanges entre deux bases ne sont pas fiables, et parfois même pas compatibles. Bref, du pain béni pour les immigrés clandestins. Tant qu'ils travaillent, qu'ils sont intégrés, personne ne pose de question.*

— Ah bon ?

— *Alors quand on te demandera, tu diras ton nom. Pour la date de naissance, n'oublie pas de rajouter un bon siècle et rappelle-toi, tu viens de Rio.*

Un métis en blouse blanche coiffé d'un bonnet rasta ouvrit la porte sans ménagement. Il entra d'un pas décidé, le stéthoscope autour du cou, suivi en catimini par Soares. Le docteur se retourna vers l'infirmier et fit comme si Angelo n'était pas devant lui.

— Dans quel état est-il ?

— Pas de blessure ni de maladie grave, mais son état physique laisse à désirer. Il est un peu gras.

— Alors on aime bien manger, monsieur ... ?

— Faccenda, Angelo Faccenda.

— Très bien. Monsieur Faccenda, vous venez de Rio c'est ça ?

— Oui monsieur.

— Docteur, on dit « oui docteur », le reprit l'infirmier.

— Bon. Vous allez pouvoir commencer votre nouvel emploi à la digue dès aujourd'hui. Vous allez avoir un peu de mal au début, mais au final tout le monde s'y fait vous allez voir. Je connais bien Matteo Malandi, votre futur grand patron. On joue au golf ensemble. Un type très bien.

Puis, s'adressant à son infirmier :

— Alors vous enlevez la sonde à ce monsieur. Ensuite vous le douchez, vous l'habillez, et vous me l'envoyez à la digue.

Il se retourna vers Angelo et lui tendit une main chaleureuse :

— Bienvenue à Luanda, monsieur Faccenda.

L'infirmier amena un chariot et demanda à Angelo de se tourner sur le côté pendant qu'il déposait une feuille gélatineuse sous ses fesses. Puis il le fit s'allonger sur le dos et releva sa chemise. Il lui annonça d'une voix neutre, tout en enfilant des gants :

— Vous avez une sonde urinaire, je vais vous l'enlever.

Angelo leva les yeux au plafond et respira profondément, s'attendant à avoir mal. L'homme saisit délicatement sa verge, puis la décalotta et la badigeonna d'une sorte de gel qui commença à chauffer légèrement. Angelo ferma les yeux, très

géné. Il ne sentit rien, entendant juste des claquements, des souffles et un bruit d'écoulement.

— Vous pouvez ouvrir les yeux. Et maintenant, je vais vous demander de vous déshabiller et d'entrer dans la douche, lui demanda-t-il en lui montrant la porte translucide. Je reviens dans deux minutes, commencez sans moi.

Angelo ôta sa chemise de malade et pénétra tout seul dans la petite cabine de douche de sa chambre. Très sobre. Pas de savon. Il lui demanderait à son retour. Il referma la porte derrière lui.

Content de pouvoir enfin se détendre, Angelo poussa machinalement le bouton presseur encastré dans le mur, comme il avait pu le faire des milliers de fois auparavant. Il entendit bien un sifflement provenant de la pomme de douche, mais l'eau tardait à venir. Un parfum de citron envahit la cabine. Il leva les yeux et constata qu'un liquide vert gluant, semblable à de la morve, se rassemblait en paquets au dessus de sa tête. Il eut alors le mauvais réflexe de crier de surprise. La morve tomba sur son visage et s'infiltra dans des yeux, son nez et sa bouche. Un goût acide au point de l'écorcher de l'intérieur lui donna envie de vomir.

— *Ferme ta bouche ! C'est poison !*

Mais c'était trop tard. Angelo évacuait sa bile pendant que ses yeux tentaient de s'enfuir de leurs orbites. Son crâne le brûlait tellement fort, la douleur était si intense qu'il s'arrachait les cheveux par poignées. Soumis à un châtiment infernal, Angelo tambourina contre la porte et poussa un cri de damné. La porte ne s'ouvrait pas, et il n'y avait pas de poignée. De l'autre côté, le sadique infirmier crut bon d'ajouter :

— C'est trop tôt pour sortir. Allez, vous n'êtes pas encore propre. Frottez bien.

— Mais ça brûle.

— Vous vous attendiez à quoi, à de l'eau ? ricana t-il. On n'est pas aux Olympes ici.

— Mais je perds mes cheveux, hurla-t-il.

— Vous aurez des cheveux quand vous serez riche. La douche chimique va vous transformer en statue grecque. Plus de poils, plus de crasse.

Angelo émit un gargouillis. Perle l'enjoignit d'obéir et de bien se frotter partout. Mais il ne voyait pas ce qu'il faisait, et tous les sons étaient noyés dans la morve nichée au fond de ses oreilles. Son corps n'était plus que brûlure. Il commença à étouffer. Enfin terrassé, il s'effondra sur le sol de la douche qui s'arrêta alors. La morve s'écoula de tous les orifices de son corps, telle une bête gluante dotée de vie. Il se retrouva sec et propre, tenant son visage entre ses mains et pleurant à chaudes larmes.

Soares ouvrit la porte, satisfait du résultat. Il lui tendit la main, l'aida à se relever et l'amena devant une glace de plein pied encastrée dans un mur.

— Alors il n'est pas beau notre jeune éphèbe blanc ?

Angelo ôta les mains de devant les yeux. Il fut d'abord frappé par le teint blafard de ses jambes. Il ne les avait jamais connues si blanches, curées jusqu'à l'os. Un genou calleux, l'autre balaféré de bas en haut. Un pénis d'enfant rabougri de honte. Un ventre flasque aux contours mal dégrossis. Ses complexes d'adolescent prépubère se révélaient à lui en même temps que ses erreurs de jeunesse. Mais le pire restait à venir. Ce n'était pas son crâne, il était trop lisse. Ce n'était pas sa tête, elle était trop bosselée. Ce n'était pas ses sourcils, ils étaient trop absents. Ce n'était pas sa peau, elle était trop imberbe. Et pourtant c'était bien son regard, caché au fond de ses orbites par ses paupières tombantes. L'infirmier interrompit sans ménagement ce sombre inventaire. Il lui colla dans les bras un cintre avec une combinaison de travail, rose.

— Vous vous y ferez, comme tout le monde. Enfilez-moi ça, je reviens.

Angelo ne put qu'entendre, écœuré, les confidences de Soares à un collègue dans le couloir.

— Ah, les nouveaux pauvres, ce sont les pires. Ils jouent leur diva jusqu'à la douche mais après ils font comme les autres : ils ferment leur gueule.

Une fois qu'il eut enfilé sa tenue, il attendit quelques minutes assis sur son lit puis Soares revint, un sachet en plastique opaque dans les mains.

— Prenez ces lunettes. C'est un kit de base en attendant de vous en acheter des mieux. Il y a de quoi payer le bus. Prenez la ligne numéro un jusqu'au terminus Fevereiro en direction de la mer. Rendez-vous au chantier de démantèlement de la digue et demandez Oscar Fabiano. Vous vous souviendrez ? Ne vous perdez pas, sinon j'aurai des ennuis.

Il le raccompagna jusqu'à la sortie de l'hôpital, lui donna une tape sur l'épaule et lui dit en guise d'adieu :

— Allez, bon courage pour votre nouvelle vie. Vous allez finir par vous y faire.

Angelo baissa les yeux, honteux.

— *Rappelle-toi que tu n'es pas seul. Tout va bien se passer maintenant.*

## Rendez-vous

Angelo étira vainement son bonnet rose pour protéger ses oreilles du froid. La bise polaire sifflait dans la grande rue et léchait ses cuisses de bébé sous son pantalon. Tout son corps tremblait de froid et de peur de se recongeler s'il ne trouvait pas rapidement un abri.

— Je ne pensais pas qu'en Afrique, il puisse faire si froid.

— *Les temps changent.*

Il soupira et leva les yeux au ciel plombé de gros nuages verts et spongieux qui se rassemblaient en paquets au dessus de sa tête. Le cauchemar de la douche était en train de se reproduire, mais à plus grande échelle. Les reflets verdâtres semblaient dégouliner le long des façades de verre et des murs de béton. Angelo poussa un petit cri.

— *Ce n'est pas le moment de craquer, Angelo. Tu es trop tendu, respire un bon coup.*

Angelo prit une grande inspiration et baissa les yeux. Le trottoir était gris-vert, sauf peut être sous les réverbères dont l'éclairage semblait chasser cette affreuse couleur. À y regarder de plus près, les ampoules étaient roses, tout comme sa tenue : sans doute une invitation à voir la vie autrement qu'en vert. Il se souvint des lunettes que l'infirmier lui avait données. Il les déballa et les observa attentivement avant de les chausser. Des lunettes de soleil assez banales, sauf peut être ces deux boutons poussoirs intégrés aux branches. Il appuya sur le bouton de droite et rien ne se produisit. Il appuya sur celui de gauche et fut tout à coup submergé par un flot d'images, de mots et de chiffres. Il eut l'impression de se trouver soudain à bord d'un avion de chasse. À chaque fois qu'il fixait un détail un peu trop longtemps, celui-ci grossissait à l'écran et une voix féminine l'expliquait ou le



commentait : température corporelle, pression sanguine, services en ligne, argent disponible en banque, appels visiophoniques. Angelo tripota machinalement la branche de droite et appuya par mégarde sur le bouton. Il entendit alors :

— Transaction annulée. Veuillez pointer sur l'achat à réaliser.

La rue entière avait changé d'aspect : parée d'éclairages supplémentaires, d'affiches en relief et de thèmes musicaux, la ville présentait un visage plus humain. Une petite lumière jaune pas plus grande qu'une luciole se mit à tourner jusqu'à ce qu'elle attire son attention.

— Un appel direct d'Abel Soares, expliqua la voix.

Un visage lisse et rond comme une boule de billard jaillit alors devant lui et l'interrogea :

— Vous n'êtes pas encore arrivé ?

— Comment, où ça ? dit Angelo, désorienté.

Soares soupira d'exaspération avant de prendre soudain un air totalement inexpressif, comme sous l'effet d'un excès de botox. Il lui répéta tel un robot les instructions qu'il lui avait déjà données.

— Cherchez dans vos lunettes, vous retrouverez toutes les informations nécessaires dans la rubrique « itinéraires ». Et ne traitez pas, s'il vous plait.

Puis il disparut comme il était venu, laissant la place à un tracé de flèches et de pointillés. Angelo leva les yeux pour voir jusqu'où le tracé menait et comprit alors pourquoi Soares l'avait pris pour un attardé. L'arrêt de bus pour Fevereiro était juste en face de lui sur l'autre trottoir. Il leva les yeux au ciel et grommela.

— J'espère que ce ciel pourri va vite se dégager.

— *À l'échelle géologique, très certainement. Mais cela ne se produira pas avant cent ou deux cents ans. Il va falloir que tu t'y*

*habitues, Angelo. Ce ne sont pas des nuages comme tu les connais. Ils sont peuplés d'un plancton capable de se développer en basse comme en haute atmosphère. Toute la Terre ou presque est infestée par cette saleté. Comme tous les fléaux, on lui a donné un joli nom. On l'appelle Canopée.*

— Et on ne peut rien faire pour s'en débarrasser ?

— *Pas encore. Garde ton mal en patience. Tu reverras le soleil, toi au moins. Ce n'est pas comme tous ces pauvres types.*

Les hommes qui attendaient le bus n'avaient pas vraiment l'air de pauvres types. Propres sur eux, l'air en forme, bavardant gaiement comme s'ils se connaissaient tous. Il y avait bien quelques détails un peu dérangeants, mais Angelo les mettait volontiers sur le compte de l'évolution des mœurs depuis un siècle. D'abord ils étaient agglutinés à dix sur un mètre carré alors que le trottoir autour d'eux était vide. À croire qu'ils faisaient exprès de se frotter les uns contre les autres, comme une portée de chiots dans un panier. Il fallait les voir se chuchoter dans l'oreille, la main posée sur l'épaule, se faisant la bise tantôt sur la joue, tantôt sur le haut du crâne. Car tous ces noirs étaient chauves, comme lui. Moins frileux en revanche : aucun d'eux ne portait de bonnet ni de chapeau. Moins frileux mais coquets : leur cuir chevelu était orné de tatouages imitant plus ou moins l'apparence d'une vraie chevelure. Ils étaient beaux. Ce qu'Angelo supportait moins bien, c'étaient les relents âcres de leurs cigarettes. Et ceux qui n'avaient pas la clope au bec la tenaient entre les doigts tout en bavardant pendant qu'elle se consumait. Au centre du groupe se trouvait une borne qui indiquait la direction du bus. Il tourna la tête et fixa au loin l'édifice qui était dans le prolongement du terminus :

— Chantier de démantèlement de la Digue de Luanda.

C'était un mur de verre qui montait presque aussi haut que les plus grands buildings qui trônaient devant lui. Il était constitué de lames de différentes nuances de vert fixées les unes aux autres, de

hauteurs inégales, un peu comme un xylophone de cristal. C'était donc cela, la digue ? Il se demandait comment un mur de verre pouvait bien protéger la ville de la marée sans se briser.

Le crachotement d'un vieux moteur détourna l'attention d'Angelo. Un véhicule préhistorique s'avancait sur la chaussée en arborant le numéro un. La porte d'ouvrit tout juste devant lui. Il sentit une foule compacte se regrouper derrière lui et le pousser vers l'intérieur alors que le bus était déjà bondé. Mais ce monstre de tôle branlante les croqua tous un par un, lui le premier, plaqué contre le guichet du chauffeur pendant que les autres le dépassaient en lui laminant les fesses. Le chauffeur le fixait d'un air mauvais, comme s'il attendait qu'Angelo fasse quelque chose.

— *La branche droite des lunettes, c'est pour payer.*

Il appuya sur l'interrupteur de droite et il vit en direct son compte débité du prix du ticket. Le chauffeur se détourna de lui, le bus s'ébranla et repartit. Angelo regarda autour de lui en se demandant dans quel guêpier il s'était fourré. Il comprit pourquoi le bus pouvait accueillir autant de monde : tous les passagers étaient encastrés les uns dans les autres, pire qu'à l'arrêt de bus. Et cela n'avait pas l'air de les gêner. Tous ces hommes musclés et épilés se caressaient langoureusement en prenant des poses scabreuses à la limite de l'obscénité. Les plus proches l'invitaient à les rejoindre au creux de leurs bras. Et là, il sut.

D'abord il eut peur, il fut pétrifié. Il tenta bien de demeurer tout seul de son côté. Mais dès l'arrêt suivant, il fut acculé à l'arrière du bus par une vague de nouveaux passagers, forcé à pénétrer dans la mêlée. Lorsque le bus redémarra, il s'accrocha à une lanière de cuir pour ne pas perdre pied. Il comprit son erreur quand il sentit sous son aisselle pulser un souffle chaud, haletant et persistant. Il se sentit rougir, ses lunettes confirmèrent qu'il avait chaud. Il tenta de faire abstraction des caresses insistantes d'un inconnu sur ses fesses, des gouttes de sueur qui coulaient sur

son front et du parfum nauséabond de citron artificiel mêlé de tabac froid et de transpiration. Tout cela lui rappelait la douche : des sensations contraintes, un dégoût incontrôlé, une envie d'abandonner son corps sur place. Il aurait voulu se retourner et repasser la porte dans l'autre sens, mais il n'osait pas, de peur de rencontrer une bouche gourmande ou un pantalon déformé par le désir. Il prit conscience qu'il n'avait pas croisé une seule femme depuis son arrivée. Toutes les personnes qu'il avait rencontrées étaient des hommes, sans exception, même pour les métiers féminins, comme les infirmiers ou l'hôte d'accueil. Est-ce que les femmes avaient disparu sur Terre ? Comment alors faisait-on des enfants ? Il secoua la tête. Il avait atterri dans un monde peuplé exclusivement de pédés, de tapettes, d'homosexuels. Mais comment était-ce possible ? Et si une simple escale en bus était si pénible, comment survivrait-il dans un monde pareil ?

Angelo survécut. Mais dès que le bus atteignit son terminus, il en sortit le feu au derrière, déboula dans la rue et bouscula un homme étrange qui portait un blouson de cuir et des cheveux courts taillés en brosse. C'était le deuxième chevelu qu'il rencontrait après le docteur. Angelo se retourna, bredouilla des excuses et tenta de passer rapidement son chemin. Mais l'homme l'interpella d'une voix forte.

— Vous ! Oui, vous !

Il rentra la tête dans ses épaules et passa rapidement sur l'autre trottoir pour rejoindre l'entrée du chantier. Des camions faisaient la queue devant un immense portail pendant que les hommes faisaient la queue devant un portique de sécurité. Le chevelu en profita pour l'accoster.

— Excusez-moi Angelo, je voudrais juste vous demander ce que vous aviez mangé ce matin.

— Ce que j'ai mangé, bredouilla-t-il. Rien, enfin je crois.

— Merci Angelo. Et vous vous sentez comment ? En forme ? Inquiet ?

— Euh, excusez moi monsieur mais je dois y aller, je vais être en retard.

— Je vois, une dernière question. Savez-vous à quelle équipe vous êtes affecté ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, bafouilla-t-il.

— Merci quand même, répondit le chevelu d'un air narquois. Bon courage, ajouta-t-il avant de s'en aller.

Angelo passa sous le portique et resta bouche bée devant la digue colossale. Des rayons de lumière quadrillaient le mur de verre comme un immense écran d'ordinateur. Il leva les yeux au ciel pour voir les grues, fixées à même l'immense mur, pivoter en déplaçant d'immenses plaques. Tout en haut, des grappes de bonshommes colorés produisaient des gerbes d'étincelles.

— Votre manager a été prévenu de votre arrivée. Veuillez attendre quelques minutes s'il vous plait, le prévint la voix de ses lunettes.

Angelo en profita pour continuer à observer le manège des plaques translucides. Lorsqu'elles arrivaient en bas, d'autres bonshommes colorés les enfonçaient dans d'étroits wagons comme une tartine dans un grille-pain. Les plaques les plus petites étaient charriées via des ponts roulants jusque dans de simples wagons de marchandises ou des tombereaux qui quittaient le chantier une fois pleins. Le tout dans un vacarme assourdissant et une poussière asphyxiante dont tout le monde semblait se moquer sauf lui, peut être à cause du casque intégral dont ils étaient affublés. L'un d'eux venait d'ailleurs à sa rencontre. Il communiqua avec lui via ses lunettes.

— Angelo Faccenda, je présume ? Je m'appelle Oscar Fabiano et je suis ton manager.

La superposition du visage virtuel de son manager et du casque lisse ressemblait à une tête de robot. Angelo resta un instant interdit, un peu inquiet, ce qui déclencha chez Oscar un rire taquin. L'homme lui tapota l'épaule.

— Allez, viens avec moi. On va te faire tout beau.

Angelo se laissa guider jusqu'à un assemblage de modules préfabriqués. Au dessus de l'entrée, un panneau virtuel était gravé en lettres stylisées : « Les dessoudeurs de la septième ». Une fois à l'intérieur, Oscar retira son casque et lui fit visiter les vestiaires : casiers, salle de briefing, douches chimiques individuelles et infirmerie. Un grand maigre l'attendait en blouse rose devant une table de massage.

— Déshabillez-vous s'il vous plaît et allongez-vous sur le ventre.

— Allez, je te laisse entre de bonnes mains pour un petit quart d'heure de plaisir, ricana Oscar. On se retrouve devant ton casier.

Angelo se déshabilla en surveillant du coin de l'œil l'homme en blouse rose qui s'aspergeait les mains de gel.

— Allez, en piste, dit le masseur.

Angelo s'allongea et se détendit sous les mains expertes du masseur.

— Vous allez bien ?

— Heu, oui merci, bredouilla Angelo somnolent.

— Il n'y a pas de quoi.

— Quand même. Ce n'est pas banal de soigner comme cela un simple ouvrier.

— Qui vous a dit que vous étiez un simple ouvrier ? De toute façon, on n'est plus au temps des barbares. Au fait, avant de vous faire congeler, vous ne pratiquiez pas d'activité physique ?

— Heu, non,

— Cela risque de vous poser des problèmes, une fois là-haut.

— Là-haut ?

— Attendez-moi ici, je vais chercher Oscar.

Quelques minutes plus tard, Oscar entra seul dans l'infirmierie

— Écoute, Angelo, il faut que je te parle de quelque chose.

— Oui ?

— Je sais ce que tu viens de vivre. C'est difficile. Tu as changé de lieu, tu as changé d'époque. Tu as changé de vie.

— Merci, c'est gentil. Ça fait plaisir de voir que tu me comprends.

— Il faut que je te le dise franchement. Je m'inquiète pour toi. Tu n'as pas une super forme physique. Tu risques d'avoir du mal à suivre le rythme.

— Je ferai de mon mieux.

— Mais tu sais, Angie, j'ai bien peur que ça ne suffise pas.

— *Méfie-toi, Angelo, il va te proposer de te doper. Refuse.*

— Et que dois-je faire alors ?

— Merci de me le demander. J'ai une solution, simple et efficace. Prends ces cachets. Ce sont de simples compléments alimentaires. Cela devrait t'aider à moins ressentir la douleur des courbatures. Si tu ne les prends pas, tu vas douiller.

— *N'avale pas ça. Ces produits sont toxiques. Ils vont rendre ton corps insensible à la douleur. Ils vont peut être même te rendre plus fort et plus endurant. Mais le prix à payer est énorme, tu vas ruiner ta santé.*

— Je les prendrai tout à l'heure si j'ai trop mal.

— Je te conseille de les prendre maintenant. Tu vas en avoir bien besoin pour les épreuves qui t'attendent aujourd'hui.

— *Bon, avale-les. Je vais intervenir sur ton foie pour les rendre inoffensifs. Si tu ne le fais pas, tu risques de te faire virer dès le premier jour. Dans ce monde, ça ne pardonne pas.*



## L'esprit d'équipe

Un petit homme attendait Angelo dans les vestiaires, le casque sous le bras, l'air mécontent. Il était vêtu d'une combinaison moulante rouge pétante assortie de bottes en caoutchouc et d'une paire de gants. Ses épaules carrées et ses abdos musclés contrastaient avec sa tête fine, son nez retroussé et ses pommettes saillantes. Sous l'éclairage peu flatteur des néons, sa peau grisée et sa combinaison moulante, on aurait dit un extraterrestre. Oscar vint à leur rencontre, le sourire aux lèvres.

— Angelo Faccenda, je te présente Guy Voros. Ce sera ton binôme et ton parrain pendant toute la semaine. Guy, voici Angelo. Je compte sur toi pour le mettre rapidement à niveau. Je vous laisse faire connaissance.

— Bonjour, dit Angelo.

— Salut, marmonna Guy en écrasant sa main en guise de bienvenue.

Les deux hommes se regardèrent en chiens de faïence. Angelo attendait que son parrain lui montre ce qu'il devait faire, mais Guy se contentait de soupirer en le fixant d'un regard noir.

— Heu, on fait quoi maintenant ?

— Enfile ta tenue.

— Ce n'est pas celle-là ? demanda Angelo en montrant sa combinaison rose.

— Le rose, c'est pour les tapettes, asséna Guy en lui jetant un paquet de fringues dans les bras.

— *Ce Guy, il y a chez lui quelque chose qui me dérange. Quelque chose dans le regard. Méfie-toi de lui.*

Angelo se déshabilla sous l'œil impassible de Guy. Il enfila difficilement la combinaison rouge, tellement elle était ajustée.

— T'es sûr que c'est la bonne taille ?

— J'en sais rien moi. Allez, dépêche-toi. On n'a pas que ça à faire. Mais qu'est-ce que tu fous ? Tu ne vas quand même pas garder tes lunettes sous ton casque ! T'es idiot ou quoi ? T'es congelé depuis quand ? Et puis ce n'est pas comme ça qu'on enfila un baudrier. T'as envie de te faire castrer ? Remarque tu n'as pas l'air d'avoir grand-chose à perdre. Bon je t'aide, mais regarde bien comment faire, parce que je ne te montrerai pas deux fois.

— *Du calme, Angelo. Moi aussi, j'ai envie de l'emplafonner ce type-là, mais rappelle-toi : ton but c'est de t'intégrer. Et comme tu vas devoir le supporter pendant une semaine, je te suggère de ne pas le braquer dès le premier jour.*

Angelo prit sur lui et regarda attentivement comment Guy s'y prenait avec le baudrier. Puis il retira ses lunettes et les déposa délicatement dans son casier avant de suivre Guy à l'extérieur. Grâce au casque, les bruits forts étaient atténués, juste assez audibles pour ne pas se faire écraser par un tombereau de passage. Guy avançait d'un pas rapide en direction de la digue, et Angelo peinait à le suivre. Arrivé au pied de la muraille, il se posta devant une plateforme métallique arrimée à un rail vertical. L'homme désigna du doigt celle d'à côté.

— Ça c'est ta borne de travail. Le premier mousqueton, tu l'accroches là. Le deuxième, tu le mets là. Non, là. Ensuite tu cales bien tes pieds comme ça, et pour finir tu files un gros coup de poing sur le champignon rouge. Fais gaffe, la première fois ça peut donner la gerbe.

Angelo s'exécuta. Un jour, suite à un pari stupide avec des collègues, il s'était assis sur un simulateur de rodéo. Quand il frappa le champignon rouge, il retrouva les mêmes sensations :

ballotté dans tous les sens, l'estomac dans la bouche, le souffle coupé. L'air sifflait dans ses oreilles à travers le casque. Il ouvrit lentement les yeux : face à lui, le rail défilait devant sa borne. Sur les côtés, à travers le mur translucide, il voyait les détails du rivage rapetisser, les bateaux, la plateforme pétrolière, au fur et à mesure qu'il prenait de la hauteur. Sa borne s'arrêta quelques mètres en dessous du sommet. De cette hauteur, il ne discernait plus que deux masses vertes séparées par un horizon incertain : Canopée en haut, et la mer en bas.

— Ça va ? demanda Guy.

— Oui, ça va, déglutit Angelo.

— Salut gros père, l'accueillit une voix dans le casque.

— Bienvenue dans l'équipe de la septième, résonna une autre.

Angelo regarda autour de lui, déboussolé par l'horizon mal défini et par le mur transparent dont il ne savait plus s'il était horizontal ou vertical. Une dizaine de combinaisons rouges l'entouraient et agitaient leur main dans sa direction.

— Maintenant que l'équipe est au complet, les jeux peuvent commencer, annonça Oscar.

Dans son casque, Angelo remarqua une grille de chiffres sur le côté. C'était un tableau de résultats de huit équipes en compétition.

— Et on gagne quoi ?

— Paye double en fin de journée, mais seulement pour les premiers. Il va falloir carburer. Parce que j'en ai besoin, moi, de ce pognon, répondit Guy.

— Ne te laisse pas impressionner, le nouveau, dit une voix dans le casque. Guy, il dit toujours ça. Il doit avoir les poches percées ou un amant à entretenir. Ou pire, une femme.

— Oh mêle-toi de tes affaires, toi !

Guy avait déjà entamé le mur avec son chalumeau qu'Angelo en était encore aux questions existentielles.

— Le verre ne risque pas de fondre ?

En guise de réponse, Guy donna un violent coup de chalumeau dans le mur.

— Ce n'est pas du verre, c'est du plex, le matériau le plus solide au monde. Si tu veux le faire fondre, il te faut un laser industriel, ou peut-être une bombe atomique. Alors arrête tes questions idiotes et chauffe, on a du boulot.

— C'est quoi notre boulot alors ?

— Tu fais fondre les trucs en acier qui sont enfoncés dans les trous, là. Fais gaffe avec le chalumeau. Si tu le tiens comme ça tu vas couper tes câbles et tu vas tomber. Et si tu tombes, t'es mort. Essaie de tenir quelques jours si tu peux, dit-il d'un air de défi. Ça me ferait chier de former plus d'un nouveau par semaine.

Angelo blêmit en imaginant une chute de si haut. Il regarda son chalumeau avec méfiance, osant à peine le tenir. *Dire qu'il va falloir s'en servir.* Guy sembla lire dans ses pensées et y répondit aussitôt, à sa façon.

— Active le mode d'emploi. Je n'ai pas que ça à faire.

— *Il doit y avoir un menu dans ton casque qui te donne le mode d'emploi.*

Après quelques fausses pistes, Angelo finit par trouver la fonction « mode d'emploi ». Il crut d'abord voir double, puis comprit que le second chalumeau devant lui était virtuel. Il lui indiquait la position idéale que devait prendre le sien. Quand les deux chalumeaux coïncidèrent, des flèches indiquèrent comment tourner la molette, quel bouton appuyer, puis le chalumeau virtuel changea de nouveau de position, avant de disparaître. Une fois

l'acier fondu, il s'écoula le long de la paroi comme du mercure et disparut.

— Suivant ! brailla Guy.

La borne de travail chuta brusquement de quelques mètres. Pendant qu'Angelo s'évertuait à suivre le rythme que lui imposait Guy, de grosses pinces d'acier saisissaient la plaque de plex qu'ils venaient de libérer. Leur objectif était clair maintenant : débloquer le maximum de plaques en un minimum de temps. Mais le travail était de plus en plus dur pour Angelo. Il transpirait dans sa combinaison et avait de la peine à respirer. Il avait mal aux bras et aux jambes, et la douleur ralentissait ses gestes.

— *Fais un effort, Angelo, concentre-toi.*

— Fiche-moi la paix, je fais de mon mieux.

— Quoi tu me cherches ? s'indigna Guy.

— Non, pas toi.

— Qui alors ? À qui tu parles ?

— Laisse tomber.

— *Si tu ne t'appliques pas plus, tu vas te faire débarquer. Il faut que tu tiennes le coup.*

— J'ai besoin d'un coup de main.

— Je ne peux rien faire pour toi, Angelo. Il faut que tu te débrouilles.

— *Non, Angelo, ne me demande pas de te doper, ça peut vraiment te faire du mal.*

— Mais j'ai mal, là, maintenant.

— Tu n'as pas pris de cachets ?

— Si, justement, mais ils traînent à faire de l'effet, et ça me tape un peu sur le système. Mon métabolisme est très lent.

— *C'est bon, j'ai compris le message. J'ouvre les vannes.*

Angelo sentit enfin son corps se détendre et la douleur se dissiper. Le rythme devint de plus en plus facile à tenir, et son chalumeau à soulever. Il mit une ardeur nouvelle à sa tâche et se mit à encourager ses collègues. Son équipe, ainsi motivée, réussit à remonter à la troisième place du classement. Mais leur élan fut de courte durée, car vers neuf heures, tous les chalumeaux s'éteignirent.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Angelo.

— C'est la pause pub, répondit Guy.

— La pause café ?

— Oui, aussi. Et puis à neuf heures, c'est le discours.

C'est alors qu'il remarqua dans son casque un chiffre qui clignotait en rouge: il était fiévreux.

— *Ton corps réagit au produit. J'essaierai de réparer les dégâts quand tu dormiras.*

— C'est dommage que ça s'arrête maintenant, râla Angelo. Je suis chaud là.

Le tintamarre des machines s'était tu, remplacé par la rumeur des équipes agglutinées autour de cantines mobiles qui distribuaient du café. De temps à autres, d'aucuns se détournaient pour jeter un œil en l'air en tournant le dos à la digue. Angelo fit de même et remarqua un panneau publicitaire disproportionné planté sur un gratte-ciel démesuré. Angelo leva sa visière et constata qu'il était bien réel : ce n'était pas une illusion. Il se demanda comment il avait pu manquer cette tête géante d'homme noir scrutant tantôt la mer, tantôt la ville, pivotant inlassablement de gauche à droite et de droite à gauche.

— Lubaki, murmurait-on.

— Que se passe-t-il ? demanda Angelo.

— Lubaki va faire un discours, répondit Guy.

— Qui ça ?

— Attends, tu ne connais pas Lubaki ? s'étonna-t-il.

Angelo rougit.

— Ah, oui, c'est vrai, il sort du congélateur. Liam Lubaki, Boulon d'Or pour la troisième année consécutive. Boulon d'Or ? Compétitions ouvrières mondiales intercités ? Non ? Ils t'ont oublié au fond du freezer ce n'est pas possible ! Lubaki, c'est un enfant de chez nous, c'est notre fierté. Lubaki, c'est un exemple, un modèle. Lubaki, c'est le meilleur d'entre nous, le premier que les bateaux peuvent voir en arrivant au port.

— Taisez-vous, ça va commencer, entendit-on.

À travers sa visière, Angelo vit le visage s'extraire du panneau et se pencher au-dessus des hommes en leur adressant un large sourire. Une maxime en lettres d'or formait une auréole qui flottait au-dessus de sa tête : « N'abandonne jamais ». C'est là qu'il remarqua un détail pétrifiant : ce noir avait les yeux bleus. Cela aurait suffi à faire de lui un homme d'exception, s'il ne l'était déjà. Sa large bouche se mit à parler, égrenant chacun de ses mots d'une voix légère, comme s'il craignait de blesser les petites oreilles des petits bonshommes qui l'écoutaient, lui qui était si grand. Angelo apprécia cet égard.

— Nous les Hommes, nous sommes des vainqueurs. Nous avons relevé tous les défis que la nature nous a lancés. Nous nous sommes affranchis de la barbarie en venant à bout de l'insécurité, du chômage, des fanatismes, des guerres et même de l'étatisme. Nous pouvons être fiers de nous, nous qui par tant d'occasions avons réussi à devenir meilleurs par notre force et notre courage. Mais jamais aucune de nos victoires n'a été remportée sans peine, sans effort, sans sacrifice. Nous qui travaillons si dur et qui

donnons tant, savons déjà au fond de nos tripes qu'un nouveau défi est à relever. Et relever est bien le mot, car ce défi nous écrase, nous étouffe, nous épuise. Parfois même il nous décourage. Il plane au dessus de nos têtes en permanence et se nomme Canopée.

Lubaki resta silencieux quelques secondes. Angelo, comme tous les autres, regarda le ciel couvert. Puis il baissa la tête et observa les autres autour de lui : tout le monde était suspendu aux lèvres de Lubaki. Tout le monde avait le même regard rempli d'admiration.

— Les entreprises du monde entier connaissent l'enjeu de ce combat et ont décidé de suivre notre modèle, celui d'une coopération et d'un dévouement sans faille. Par nos efforts, par notre travail quotidien, nous avons apporté la preuve que nos méthodes fonctionnaient, et nous leur avons ouvert les yeux. Au travers d'appels d'offres ambitieux, ces entreprises sont invitées à l'audace pour engager les grands chantiers qui nous mèneront à la victoire contre ce fléau. Je peux vous promettre encore beaucoup de jours difficiles, je peux même vous dire combien. D'ici dix ans, j'en ai la conviction, nous viendrons à bout de Canopée. Dans dix ans jour pour jour, nous verrons enfin le Soleil.

Des vivas fusèrent de toutes parts en direction de Lubaki qui s'était déjà retiré dans son panneau. Des embrassades chaleureuses suivirent entre tous les ouvriers, sauf Angelo qui fuyait les effusions. Guy semblait également en retrait. Ça leur faisait un point commun. Malgré tout, le discours avait quand même fait son effet sur Angelo. Il était souriant, malgré les vitupérations de Perle qui dénonçait les aberrations et le populisme de cette « propagande puante ». Mais son cœur s'était réchauffé sous l'effet de ces paroles. Il avait été touché par l'homme, ce Liam Lubaki. Il souhaita pouvoir un jour le rencontrer.



La fin de la pause pub fut sonnée en fanfare et chacun regagna sa borne de travail au pas de course. Un homme étrange dans un costume inapproprié pour le chantier, veste à carreaux, cravate blanche et chapeau de feutre tenta de l'intercepter les bras grands ouverts. Guy tira Angelo par le bras :

— Évite ce type. Il va nous faire perdre du temps, et on pourra dire adieu à la prime.

— Qui est-ce ?

— C'est un expert. Un fouille-merde qui cherche une bonne poire.

— Pour quoi faire ?

— Il y a de la fauche dans le chantier, raconta un collègue. Il y en a toujours eu. Les chauffeurs embarquent des chutes de métal de temps en temps. Ce n'est pas rare qu'un type qui a besoin de médicaments pour sa femme barbote une plaque de plex. Il y en a tellement des plaques, ce n'est pas une qui disparaît de temps en temps qui va leur manquer. Mais là haut ils se sont monté la tête comme quoi il y aurait une bande organisée qui déroberait de gros chargements. Je ne vois pas comment ça pourrait arriver, on est toujours là, jour et nuit. Je te parie que c'est une arnaque d'un type haut placé qui s'en met plein les fouilles. Mais bon, c'est toujours les petits qu'on accuse.

— Méfie-toi de ces salopards, renchérit Guy. Ils pourraient vendre leur mère. Mais pour celui-là, laisse Oscar le bassiner. Il n'a pas son pareil pour les faire tourner en rond. Après tout il est chef, c'est son boulot.

Angelo n'avait pas tout compris mais ne releva pas. Il sentait un début de complicité se nouer avec Guy et ne voulait pas passer encore pour un extraterrestre. Cela le rassurait de ne plus être tout à fait seul. Guy était un homme normal, hétéro, un peu brut mais très gentil. Et puis ce n'était pas un ami imaginaire comme Perle.

Il voulait douter que Perle existe vraiment, il préférait croire que la cryogénéisation l'avait juste un peu déboussolé. Il voulait juste s'intégrer et oublier cette voix dans sa tête. Il s'évertua à suivre le rythme de son équipe et la journée passa en un éclair, ponctué de pauses publicité et d'un repas copieux et animé. En fin d'après-midi, ils passèrent seconds au classement et inquiétèrent les premiers. La prime était à portée de mains. Angelo avait sa part dans le succès de l'équipe et ne se sentait même pas fatigué. Sans doute un effet des drogues.

En contrebas, accroché à un pont roulant, l'expert pendouillait à son fil comme une araignée attendant sa proie, seul.

## Un autre regard

Angelo maugréa en relevant son col pour se protéger de la pluie glacée par le vent. À peine sorti du boulot, il regrettait déjà sa combinaison certes voyante, mais chaude, confortable et surtout imperméable. Il piétinait le trottoir en titubant, usé, lessivé, vidé. Son corps lui présentait l'addition de la journée : hématomes, rougeurs, démangeaisons, contractures, tous les fruits des chocs subis, des efforts démesurés et de la fatigue ignorée.

— *Je te l'avais bien dit, lui serinait Perle.*

La douleur n'était rien en comparaison de la honte. Jusqu'au bout ils avaient tout donné et à la fin ils avaient perdu. Deuxième, la place la plus rageante. Guy en avait pété les plombs, il avait ruiné la porte de son casier. « Il fait toujours ça quand on finit deuxième », lui avait-on dit. Et la proclamation en fanfare des vainqueurs, et leur exultation exhibée en panoramique sur le mur, et le bruit de l'aumône jetée dans la sébile qui avait accompagné le paiement de sa dure journée de labeur. La moitié de ce qu'ils avaient failli gagner. Ces chiffres n'avaient aucun sens pour lui, mais cela ne l'empêchait pas de se sentir humilié d'avoir été rétribué au tarif « normal ».

Guy l'avait planté à la sortie du chantier pour « affaires de famille ». Il s'était demandé un temps si c'était un prétexte. Peut-être lui en voulait-il. Mais non, c'était idiot. Toute l'équipe le lui avait dit : il s'était défoncé aujourd'hui, il s'était investi à cent dix pour cent. « Remarquable pour un bleu. » Non, c'était idiot. S'il lui en avait voulu, il ne lui aurait pas donné rendez-vous le soir même au restaurant casher du centre ville. Il ne savait pas où le trouver mais en temps voulu, ses lunettes lui montreraient le chemin. Il n'était que dix-huit heures et pourtant l'obscurité avait déjà recouvert la ville. C'était déprimant de sortir du travail en pleine nuit. À tel point que tous, lui et les autres passants qui

peuplaient la rue, s'agglutinaient contre les panneaux animés et les vitrines interactives.

— Découvrez dans ce magazine notre reportage sexo exclusif : Lubaki et les femmes. Nuits de folie à Malanje : « Je les baise toutes ».

— Entrez dans notre restaurant et dégustez notre cuisine traditionnelle. Notre plat du jour, le calulu.

Angelo sourit en entendant ce nom amusant. Les assiettes qui flottaient devant la vitrine du restaurant avaient l'air appétissantes et les parfums venus de l'intérieur auraient pu finir de le convaincre s'il n'était pas invité ailleurs.

Soudain les nuages se chargèrent de lumière et virèrent du vert sombre au blanc incandescent. Ils s'allumaient l'un après l'autre, de proche en proche comme une rangée de néons. Angelo lorgna par-dessus ses lunettes pour vérifier que c'était réel. Il remarqua de longs fils roses reliant les réverbères et le ciel. Il en déduisit que ceux-ci étaient équipés de lasers qui devaient se déclencher la nuit tombée, et se demanda pourquoi ils n'étaient pas allumés la journée. Il faisait clair comme en plein jour, d'un point de vue du vingt et unième siècle. Des battements commencèrent à se propager depuis les branches de ses lunettes jusqu'à ses tempes, marquant un rythme rapidement enrichi d'accompagnements musicaux. Des éclairages plus fous encore se déclenchèrent dans la rue d'à côté, la rue principale, et déchaînèrent des flashes bigarrés sur les façades des grands immeubles. La musique semblait gagner tous les passants. Tout en continuant à discuter entre eux et flâner dans la rue, ils adoptaient une démarche plus souple, plus féline, roulant des épaules et des fesses, accentuant leur déhanché, oscillant de la tête et battant du pied. Angelo se serait cru dans une boîte de nuit.

— La plus grande boîte de nuit du monde, constata-t-il ébahi.

— *Le contraste est saisissant, souligna Perle.*

Angelo joua des coudes sur la « piste de danse » pour se frayer un chemin et finit par déboucher sur l'artère principale. Elle était très large, pavée comme une grande place à l'exception d'une deux voies peu fréquentée qui semblait noyée dans la masse. Une spirale de spots multicolores s'élançait dans le ciel et donnait l'impression d'un immense sapin de Noël. Les pavés vibraient au rythme de la musique techno sur laquelle les pieds battaient. Les gens riaient, buvaient, fumaient, bref ils faisaient la fête. Angelo n'avait ni le temps ni l'envie de se mêler à la foule. Il la traversa laborieusement, car son rendez-vous se trouvait de l'autre côté, dans une rue secondaire qui partait en diagonale. Les immeubles étaient plus chics que ceux de la grande rue et la musique était plus feutrée. Les flashes colorés avaient laissé la place à d'élégantes mosaïques encadrées de néons bleutés. Les réverbères s'égayaient de plantes suspendues qui s'épanouissaient sous leur lumière nourricière.

Angelo était presque arrivé et il avait un peu d'avance. Il en profitait pour flâner devant les boutiques quand il faillit se faire bousculer par un grand noir qui sortait de l'une d'elles. L'homme ne s'excusa pas, il semblait ailleurs, le sourire aux lèvres. Une lumière intense attira le regard d'Angelo à l'intérieur de la boutique. Elle venait de derrière un rideau qui se referma rapidement. Il leva les yeux et remarqua un logo en forme de soleil avec un visage en relief. C'était le logo de la Norsun, la marque de solariums la plus connue. Son président, Julian Norton, était l'exemple même de la réussite et ne ratait jamais l'occasion de montrer son visage, qui ressortait en relief sur le logo de sa compagnie. Angelo ne s'attarda pas, il n'avait pas le temps d'essayer la luminothérapie, même si tous ses collègues ne juraient que par cela. Un peu plus loin, il tomba sur une boutique de lunettier particulièrement attrayante : des symboles asiatiques dansaient aux sons de carillons autour de l'enseigne : Dongguan. Divers modèles de lunettes tournoyaient devant la vitrine. Mais ce qui attirait le regard d'Angelo, c'était une estampe érotique

disposée dans le magasin pour inciter le voyeur à se rapprocher. Quand il fut bien ferré, la femme pénétrée le regarda lascivement et commença à se transformer. Ses seins gonflèrent puis diminuèrent, ses cheveux s'allongèrent puis raccourcirent. Ses fesses s'épanouirent puis se durcirent. C'était comme si le regard d'Angelo pétrissait cette femme pour lui donner la forme qu'il désirait. Et son corps la désirait, c'était évident. D'une voix sensuelle, elle prononça un discours publicitaire, mais elle en parlait si bien que cela lui faisait l'effet d'une caresse sur le sexe.

— Sensamac, le hamac qui te projette dans la dimension de tes fantasmes. Son voile enveloppant recouvert de cellules caressantes est dix fois plus fin que le grain de la peau. Les sensations que procure Sensamac dépassent tous tes rêves les plus fous. Avec Sensamac, tu n'auras plus jamais d'orgasme : tu seras un orgasme. Sensamac est une marque partenaire des lunettiers Dongguan. Pénètre le magasin et rejoins-moi.

Il pénétra le palier du magasin et rejoignit l'estampe.

— Tu aimerais bien me toucher, Angelo, mais tu n'as pas de Sensamac, comme c'est dommage ! J'aurais tellement voulu te soulager de toutes tes tensions, murmura-t-elle en se léchant les lèvres.

— Puis-je vous aider, monsieur Faccenda ? demanda un homme bien habillé qui l'observait depuis le fond de la boutique.

— Non, je regardais juste, bredouilla-t-il.

— Si je puis me permettre, ajouta l'asiatique, vous portez une paire de prêt qui devrait se désactiver d'ici une petite heure. Puis-je vous proposer mes services ?

Angelo vérifia les dires du marchand sur ses indicateurs. Il ne pensait pas devoir acheter des lunettes ce soir, d'autant qu'il devait encore passer à la visite médicale avant de rejoindre Guy.

— Si vous pouvez faire vite, j'ai un rendez-vous, répondit-il.

— je peux faire vite et bien monsieur. Me permettez-vous d'échanger temporairement votre modèle déclassé contre notre modèle standard ? Cela vous permettrait de juger des options dont vous avez besoin.

— Oui, oui. C'est petit chez vous, dit Angelo un peu inquiet.

— Petit ? Oh, c'est à cause de la couleur des murs. Le noir met en valeur la réalité augmentée. Et c'est plus facile pour calibrer la correction optique.

— Parce que les lunettes corrigent aussi la vue ? s'étonna-t-il.

— Bien sûr monsieur. Comment feraient les gens autrement ? On ne peut pas porter deux paires de lunettes en même temps.

— Non, bien sûr, bafouilla-t-il.

Angelo laissa le vendeur lui ôter sa vieille paire et lui poser sur le nez la nouvelle avant de l'activer délicatement. Les lieux s'illuminèrent soudain, révélant des rangées de montures sur tous les murs. Elles étaient classées par taille, par forme et par couleur. Quand le solde d'Angelo s'afficha à nouveau, les trois quarts des paires s'évanouirent.

— Voici ce que je peux vous proposer compte tenu de votre budget actuel, commenta le vendeur.

— Heu, je ne sais pas trop pour la forme et la couleur. Pouvez-vous me conseiller ?

— Je vous suggère des montures épaisses qui sont à la mode en ce moment, et une couleur sombre pour trancher avec votre teint. Voyez ce que cela donne dans le miroir.

C'était un miroir virtuel dans lequel il pouvait essayer beaucoup de modèles très rapidement. Aidé par les conseils du vendeur, il trouva rapidement quelque chose qui lui allait.

— Quelles options souhaitez-vous, monsieur Faccenda ? Vous les avez toutes à disposition tant que vous ne sortez pas d'ici. Vous pouvez les essayer si vous voulez.

Il les parcourut rapidement. Des termes connus, comme « télévision », « mode d'emploi » et « communication ». D'autres termes évocateurs comme « Eros », ou « bonnes affaires ». Il insista du regard sur ce qu'il comprenait le moins. L'option « vie privée » faisait en sorte que les publicités ne sortent pas de leur écran sans accord préalable. Il la prit aussitôt, car tous ces hologrammes qui jaillissaient de partout commençaient à lui taper sur le système. L'option « freezing » permettait de figer son image, lors d'une communication, lorsqu'on s'énervait trop ou si on poussait un juron. Angelo comprit soudain pourquoi, ou plutôt comment l'infirmier Soares avait pu garder son calme devant son incapacité à retrouver son chemin, le matin même. Derrière ce visage impassible se cachait un trucage, et derrière le trucage bouillait un Soares à bout de nerfs. Malheureusement, cette option était trop chère et lui aurait laissé trop peu d'argent. Le vendeur s'en alla dans l'arrière boutique et revint quelques instants plus tard avec le modèle qu'il avait choisi. Angelo échangea cette paire de lunettes avec celle qu'il portait sur le nez et les chaussa. Il remarqua tout de suite la différence.

— Les autres étaient plus nettes, dit-il, surpris.

— Oui monsieur, le modèle standard dispose de la nouvelle définition GHDFS 50. Du velours pour les yeux.

— Je n'ai pas remarqué cette nouvelle définition dans les options.

— Hélas, monsieur, votre solde ne vous permet pas d'envisager une telle dépense. Du moins pas avant de redéfinir une ligne de crédit avec votre médecin.

— Avec mon banquier, vous voulez dire ?



— Oui, c'est la même chose. Il va sans dire que je serai ravi de vous montrer de nouveaux modèles lorsque votre solde sera supérieur. Je vous ai noté mes coordonnées.

Le menu de ces lunettes était dépouillé. Il y avait moins de choses affichées que sur celles qu'il portait le matin même. Le vendeur lui demanda quelques instants, le temps que les options soient validées. Progressivement, Angelo retrouva les annotations familières qui peuplaient son regard, avec quelques unes en plus, comme le verrouillage des affiches et le blocage d'appels prioritaires.